

Qu'est-ce qui pousse les humains à partir un bon matin

Jean O'Neil, *Les escapades*, Montréal, Libre Expression, 2000, 134 p., 16,95 \$.

Serge Ouaknine, *Café Prague*, Brossard, Humanitas, 2000, 132 p., 18,95 \$.

Yves Vaillancourt, *Winter*, Montréal, Triptyque, 2000, 100 p., 18 \$.

Yvon Paré

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2001). Compte rendu de [Qu'est-ce qui pousse les humains à partir un bon matin / Jean O'Neil, *Les escapades*, Montréal, Libre Expression, 2000, 134 p., 16,95 \$. / Serge Ouaknine, *Café Prague*, Brossard, Humanitas, 2000, 132 p., 18,95 \$. / Yves Vaillancourt, *Winter*, Montréal, Triptyque, 2000, 100 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 35–36.

Jean O'Neil, *Les escapades*, Montréal, Libre Expression, 2000, 134 p., 16,95 \$.
Serge Ouaknine, *Café Prague*, Brossard, Humanitas, 2000, 132 p., 18,95 \$.
Yves Vaillancourt, *Winter*, Montréal, Triptyque, 2000, 100 p., 18 \$.



Qu'est-ce qui pousse les humains à partir un bon matin ?

RÉCIT
Yvon Paré

*Un matin de printemps, un soir d'automne, on quitte sa ville et son pays pour s'égarer dans le « vaste monde ».
Pourquoi partir, changer de vie ?... N'est-ce pas le propre de l'écriture que cet élan vers les humains,
cette chasse qui veut débusquer les hommes et les femmes dans leurs gestes, leurs rêves et leurs douleurs ?
Le voyage ne serait-il qu'une quête intérieure ?*

JEAN O'NEIL PRATIQUE L'ART DE LA MOUVANCE comme on le fait de la prière. Ses « escapades » occupent une journée, ces quelques semaines d'été, quand on cherche à oublier le travail pour n'être plus qu'un regard, qu'un chercheur « d'ailleurs ». Ici, dans *Les escapades*, il reprend une série de textes déjà parue dans le magazine *Géo Plein Air*. Une trentaine de courts récits dans lesquels le chroniqueur livre ses découvertes, ses méditations au fil des saisons.

Jean O'Neil, c'est l'art de s'arrêter devant un arbre, un ruisseau qui descend à flanc de montagne, de s'extasier quand une chute de lumière aveugle quelques instants entre deux nuages. Il est tout aussi fasciné par un champignon qui éclate sous un arbre que par les jeux des lièvres dans une clairière. Il pratique l'écriture comme un peintre s'adonne à l'aquarelle.

Il traque la formule heureuse, l'image qui vous touche comme une caresse, la phrase qui se change en souffle tiède quand les feuilles murmurent dans une nuit de juillet. Jean O'Neil sait l'art des « petits bonheurs quotidiens » que l'on vit trop souvent sans s'arrêter.

Sans être un fidèle des récits de Jean O'Neil, j'ai croisé à l'occasion l'un de ses livres. Je pense à *Bonjour Charlie*, à *Terre rompue* où O'Neil explorait un coin de pays que je connais particulièrement bien. J'ai toujours éprouvé du plaisir sans être enthousiasmé. Un peu de déception quand l'écrivain coupe rapidement, remue des clichés sans leur tordre le cou. Mais quel plaisir

quand, au détour de la lecture, comme dissimulée derrière une grosse épinette joufflue, une image vous coupe le souffle. Il suffit de se pencher sur des morilles ou de retenir son souffle devant une sterne, à Godbout, quand elle se jette dans la mer. Après ce moment de grâce, nous sommes prêts à tout pardonner à Jean O'Neil.

L'homme explore, l'homme marche d'un bout à l'autre du Québec, nous entraîne dans des voyages que nous avons faits des dizaines de fois. Il raconte la ville, un bout de rue qui devient un sentier, s'attarde dans un parc et nous surprenons le monde. C'est par cela surtout que Jean O'Neil est un écrivain nécessaire.

Le printemps en ville, en banlieue surtout, c'est le merle qui siffle dans le lilas, aux crépuscules de l'aube et du soir, et qu'on voit sautiller sur la pelouse pour lui tirer les vers du nez. Ce sont les hirondelles bicolores qui font l'amour sur la corde à linge près du poteau où est planté leur nichoir. (p. 43)

Mot à mot, récit après récit, pas à pas, Jean O'Neil sillonne ce Québec qu'il aime et qu'il ne cesse de découvrir. Il a le très grand mérite de montrer à tous qu'il suffit d'avoir l'œil, un peu de temps pour surprendre les merveilles qui nous entourent. C'est dans le détail, ces petites aquarelles qu'il faut le déguster, sourire aux lèvres.

La morille est une déesse. Elle se fait rare et subtile. Elle se pique d'être la délicatesse de la terre dans la grossièreté de son environnement, et elle fait cela avec une autorité gênante. Je ne sais pas que quiconque soit passé à côté d'une morille sans la voir. Si petite soit-elle, elle s'impose. Elle proclame humblement qu'elle n'appartient pas à son milieu. (p. 69)

Le vaste monde

Serge Ouaknine ne s'attarde pas au bonheur de la description dans « Café Prague », l'un des onze récits de l'ouvrage qui porte ce titre. Il nous emporte au delà des mers et des océans, dans plusieurs pays d'Europe, en Amérique du Sud ou, plus simplement, dans un café de Montréal. Pour Ouaknine, le voyage n'est pas qu'un déplacement dans l'espace, une frontière que l'on franchit avec le passeport à la main.

Le récit de voyage ne peut pas se contenter du portrait du lieu. Le « être là » est un ailleurs indicible qui réclame sa parole. Il renvoie le témoin à lire, comme l'autoportrait, ce que l'altérité opère en lui, l'intervalle entre le désir d'énoncer le propre du miroir, sans le confondre à un épanchement de soi. D'où le piège constant dans lequel se risque le voyageur, entre l'information trop didactique et la confession trop personnelle. (p. 11)

Ouaknine oscille tout au long de ses récits entre ces deux « pièges » et il ne sait pas toujours éviter les dangers. Il plonge aux sources de son peuple, fait jaillir des langues qui reviennent comme des mantras et le font vibrer. Une entreprise qui n'est pas toujours facile pour le lecteur s'il ne possède pas son érudition ou ses connaissances.

Pourtant, Ouaknine réussit à soulever en nous des questions, à nous faire frémir devant une synagogue, un camp de concentration trop bien pensé. Oui, il y a des lieux magiques, vibratoires, comme des points d'acupuncture





sur cette planète. Comme si le temps se superposait et que toutes les époques arrivaient à se confondre. Partout, ici, là, dans une rue de Los Angeles, dans un marché de Jérusalem, dans un avion en route vers Zurich, l'histoire de l'humanité surgit et nous devons tendre l'oreille.

Serge Ouaknine devient fascinant quand il s'attarde dans un désert qui évoque un autre espace tout près du mont Sinaï. Et quels moments que cette poussée vers les « grandes salines » de l'Argentine. Dans un vol au-dessus de la vallée de la mort, le voyage devient recueillement, méditation.

Il fait silence. Je n'avais pas écouté la pulsion sourde, sereine de la paix depuis longtemps. Je « l'enregistre » sur mon walkman pour ma fille. Quinze secondes de silence de la Vallée de la Mort, sur piste, pour qu'elle en reçoive la bénédiction, comme un morceau de Judée. Nous vivons dans l'infortune des bruits. Le désert nous conduit aux murmures de la parole. Peut-être est-ce pour cela que j'ai tant de plaisir dans les cimetières où tout repose, même les sons. (p. 59)

Quand Ouaknine se fait humble, quand il est juste là dans son recueillement, nous connaissons l'enchantement. Dommage que l'écrivain cède trop souvent à la tentation du cérébral.

Mémoire en voyage

Longtemps après le retour, quand les valises sont défaits, dans un moment de nostalgie peut-être, Yves Vaillancourt tente de reconstituer le lieu, le voyage. Un peu comme nous le faisons tous devant des photographies rapportées d'un séjour en Europe ou aux États-Unis. Que reste-t-il de cette course, de ces rues que nous avons visitées, de ces visages, de ces regards surpris dans un café ?

Yves Vaillancourt, de mémoire, fait surgir le « temps perdu ». L'entreprise est périlleuse, parce que la reconstitution a aussi ses exigences.

Écrire des souvenirs de voyage, voilà bien une chose étrange. On s'efforce de raviver du mieux qu'on peut d'infimes détails de ces vacances désormais lointaines ; on parle de ces villes, gens et paysages ayant laissé une trace dans notre mémoire. Imaginons l'entomologiste épinglant une ou deux images des chemins sur lesquels il les a ramassés. (p. 11)

Bien sûr, il y a des éclairs, des vibrations, des « hasards » qui fascinent le lecteur. Dans « Le contrôle » ou « La rencontre », nous y croyons, nous le suivons, mais très rapidement nous sommes abandonnés et désarçonnés. Le voyage chez Vaillancourt devient rupture, contact esquissé qui ne peut jamais perdurer. Jamais il ne réussit à se faire chaleureux et vibrant. Le voyage serait-il une blessure jamais cicatrisée ?

Pourtant, des rencontres, des amours s'esquissent au hasard des déplacements en train, une vie pourrait changer en quelques heures, mais le narrateur fuit, comme s'il résistait et refusait de se souvenir. Le lecteur a souvent l'impression de feuilleter un bottin de lieux et de noms.

Dans ce travail de mémoire, Yves Vaillancourt avait tous les outils pour échapper aux limites de la photographie et de l'instantané. Il pouvait nous plonger dans un « voyage imaginaire » où tout aurait commencé à respirer. Parce que le voyage reconstitué, c'est avant tout le plaisir de l'inventer, de l'imaginer, de l'embellir.

Malheureusement, jamais l'auteur ne s'abandonne à cette ivresse. Nous claudiquons derrière lui, hésitons dans son incroyable solitude, son insupportable tristesse. Rarement, il prend contact avec les hommes et les femmes. Pourquoi voyager alors ? « Ami fuyant, je suis confiant. Un jour, je freinerai la chute vertigineuse des nombres que ta course a entraînée. » (p. 29)

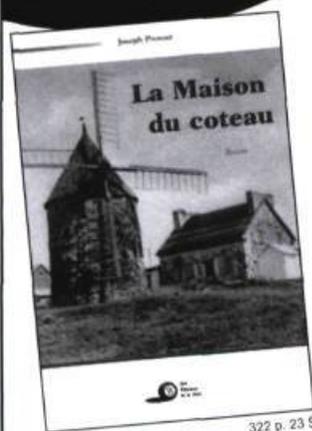
Nous naviguons à la lisière des romans de Paul Auster qui, lui, n'hésite jamais à faire confiance aux hasards de la route. Vaillancourt, au contraire, se retire quand un événement s'annonce. Il échoue à retenir cette « chute vertigineuse ». Il suffirait d'un regard, d'un sourire, d'un verre de vin et d'un peu d'imagination. Et, surtout, d'arrêts dans la course. Les moments les plus réussis de *Winter* surgissent quand jaillit une étincelle entre une femme et le narrateur.

Et, peut-être, le véritable problème de ces récits réside-t-il dans l'écriture. Jamais elle ne lève.



Des protestants francophones au Québec au XIX^e siècle ?!

Provost dévoile des aspects surprenants à leur sujet...



Éditions critiques avec introduction, notes et documents

16 autres titres disponibles aux Éditions de la Huit



Des légendes françaises à Détroit ?!

Hamlin nous ramène à l'époque des loups-garous et de la chasse-galerie...

Les Éditions de la Huit

www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers : 1-800-859-7474